

Biljana S. Tešanović

Université de Kragujevac – Faculté des Lettres et des Arts

biljana.tesanovic@filum.kg.ac.rs

PSYCHOCRITIQUE DE CHARLES MAURON ET L’ÉCRITURE RACINIENNE COMME MISE EN SCÈNE DU MOI¹

Résumé : Dans la première moitié du XX^e siècle, en France, les poètes sont davantage influencés par la psychanalyse que les critiques littéraires. C'est seulement après la guerre que de nombreux travaux, départageables en deux groupes, s'appuient sur la nouvelle discipline : les premiers sont écrits par des psychanalystes qui continuent, après Freud, à se servir de la littérature pour discuter des concepts et comprendre des mécanismes psychologiques ; le second groupe comprend des critiques littéraires qui se réclament de la psychanalyse, notamment la psychobiographie et la critique thématique. Une place à part y est occupée par la méthode de critique littéraire créée par Charles Mauron, la psychocritique. À l'intersection des deux domaines, partant du principe selon lequel l'essentiel de l'œuvre d'art échappe à la conscience, cette dernière méthode produit des résultats pertinents en interrogeant la personnalité inconsciente de l'écrivain, à travers l'ensemble de ses textes, afin d'augmenter la connaissance de l'œuvre.

Après un bref éclairage sur les étapes mentionnées et la méthode psychocritique de Mauron elle-même, qui ne se limite pas à l'approche freudienne, nous nous attelons à réexaminer son analyse d'*Andromaque*, qu'il aborde sous l'angle du complexe d'Edipe. Suivant le modèle du rêve, il reprend à la théorie freudienne sa position fondamentale, selon laquelle les personnages d'une œuvre représentent des parties de la personnalité de l'écrivain, avec le personnage-Moi comme centre du conflit. Nous abordons aussi la critique de Mauron par Linda Hutcheon, ainsi que celle de la scientificité de la psychanalyse, qui sape les fondements de la psychocritique.

Mots-clés : psychanalyse, critique littéraire, psychocritique, Charles Mauron, Jean Racine, *Andromaque*.

Abstract: In the first half of the 20th century in France, the poets were more influenced by psychoanalysis than the literary critics. It was only after the war that many works, which can be divided into two groups, were based on the new discipline: the first were written by psychoanalysts who persisted, after Freud, in using literature to discuss concepts and understand psychological mechanisms; the second group includes literary criticism that aligns itself with psychoanalysis, inc-

¹Communication prononcée au 11^{ème} colloque pluridisciplinaire en littérature et science du langage « Les Études françaises aujourd’hui » (intitulé « Interactions disciplinaires dans les études littéraires »), qui s'est tenu à la Faculté de Philologie de l'Université de Belgrade les 9 et 10 novembre 2018.

Including psychobiography and thematic criticism. The method of literary criticism created by Charles Mauron, psychocriticism, holds a special place. At the intersection of the two fields, on the premise that the essence of the work of art escapes consciousness, this method produces relevant results by questioning the unconscious personality of the writer, through the whole of his texts, in order to increase the knowledge of the work.

*After a brief clarification of the stages mentioned and the psychocritical method itself, which is not limited to the Freudian approach, we set out to re-examine his analysis of *Andromaque*, which Mauron addresses from the angle of the complex of Oedipus. Following the model of the dream, he takes up Freud's theory in its fundamental position, according to which the characters of a work represent parts of the personality of the writer, with the character-Me as the center of the conflict. We also approach the criticism of Mauron by Linda Hutcheon, as well as that of the scientificity of psychoanalysis, which undermines the foundations of psychocriticism.*

Keywords: psychoanalysis, literary criticism, psychocriticism, Charles Mauron, Jean Racine, *Andromache*.

La psychanalyse est très présente en France aujourd’hui dans de nombreux domaines, et c'est presque une exception française. Pourtant, fondée par Freud entre 1895 et 1900 grâce à l'auto-analyse de ses rêves, elle a eu beaucoup de mal initialement à s'imposer dans l'Hexagone. La raison de l'accueil frileux de Freud peut s'expliquer par de nombreux facteurs, dont l'accueil défavorable dans la presse et les milieux médicaux, sa conception dérangeante de la sexualité et la traduction tardive de ses travaux. C'est la littérature avant-gardiste qui impose la psychanalyse dans le milieu artistique et intellectuel français, le dadaïsme et le surréalisme s'en revendiquent ouvertement. Persuadé de leur méprise, Freud reste insensible aux hommages de ces poètes, notamment Breton, qui exhibent ce qu'il veut soigner. La psychanalyse n'en a pas moins suscité une rupture littéraire importante, à laquelle nous devons de nombreux poètes, Aragon, Soupault, Desnos, Eluard, Tzara, Char. Jacques Poirier retrace le rapport entre les écrivains français² et le freudisme au cours du XX^e siècle dans deux ouvrages complémentaires : *Littérature et psychanalyse : les écrivains français face au freudisme (1914–1944)*, paru en 1998, et *Les Écrivains français et la psychanalyse (1950–2000)*, paru en 2001.

Après que certains écrivains se sont ouverts à l'aventure artistique et à l'expérimentation, dans le sillage de Freud, de nombreux psychiatres recherchent dans la littérature des preuves et des démonstrations de l'incontestable valeur de la psychanalyse ; celle-ci finit par féconder aussi la critique littéraire française, donnant, après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs approches à l'intersection de deux disciplines : la psychobiographie de Dominique Fernandez, la psychocritique de Charles Mauron, la psycholecture d'Yves Gohin et de Serge Doubrovsky, la textanalyse de Jean Bellemain-Noël ou la sémanalyse de Julia Kristeva, sans oublier Pierre Bayard, ou les psychanalystes tels qu'Anne Clansier, André Green et Didier Anzieu. De toutes ces méthodes d'inspiration psychanalytique,

²Le premier écrivain français à citer Freud est Guillaume Apollinaire, en 1914, dans un article paru dans le *Mercure de France*.

la psychocritique semble la plus systématique et aboutie. Mauron travaille sur plusieurs auteurs du XVII^e au XX^e siècle, néanmoins Gérard Genette estime dans « Psycholectures », avec raison, que l'univers tragique de Racine se prête le mieux au langage analytique et que, pour juger l'apport de la méthode mauronniennne, *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine* reste « le chef-d'œuvre du genre »³. Après avoir dessiné plus en détail le cheminement des relations et influences évoquées, la psychocritique, que nous présentons aussi brièvement, nous semble être un heureux point de convergence ; nous nous appuierons sur l'interprétation mauronniennne de la tragédie de Racine *Andromaque* – qui ouvre *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine* – afin de démontrer sa spécificité et sa pertinence. La psychocritique est confidentielle et critiquée depuis le début, probablement parce qu'elle se développe en marge de la critique postmoderne et parce que sa bi-disciplinarité empêche une adhésion plus large ; il ne faut pas oublier à ce titre d'importantes remises en question de la psychanalyse sur laquelle elle s'appuie, notamment au sujet de sa scientificité.⁴ De façon que, pour compléter le tableau, nous nous attarderons aussi sur la critique que Linda Hutcheon adresse à Mauron, de même que sur la scientificité du freudisme.

Psychanalyse et critique littéraire

Au début de sa carrière, Freud doit beaucoup aux écrivains. Dès 1897, l'un de ses concepts fondamentaux, le complexe d'Œdipe, s'inspire de Sophocle (*Œdipe roi*), de Shakespeare (*Hamlet*) et plus tard, en 1928, de Dostoïevski (*Les frères Karamazov*). Dans le sens contraire, Freud veut vérifier ses découvertes en confrontant pour la première fois la psychanalyse à une œuvre dans les *Délires et rêves dans la « Gradiva » de W. Jensen* (1907). Il est suivi par de nombreux psychanalystes mais, face aux travaux sur la création des pionniers à l'étranger, les praticiens français ont deux décennies de retard : l'autrichien Otto Rank a publié *L'artiste* en 1907, tentant d'expliquer la création ; l'allemand Karl Abraham a publié *Rêve et mythes* en 1909, puis *Giovanni Segantini, essai psychanalytique* en 1911 ; l'un des premiers psychanalystes, le britannique Ernest Jones, a publié en 1910 un essai sur *Hamlet* et *Œdipe*, reprenant l'analyse esquissée par Freud ; le premier psychanalyste hongrois, Sandor Ferenczi, a publié l'article « Anatole France, psychanalyste » en 1911.⁵ Mentionnons aussi Mélanie Klein et la psychanalyste kleinienne d'origine polonaise, Hannah Segal, de même que quelques-uns des nombreux Britanniques et Américains : Masud Khan, Marion Milner, Joan Rivière, Ernst Kris et Heinz Hartmann⁶, etc. *La psychanalyse de l'art* (1929) de

³ Gérard Genette, « Psycholectures », dans *Figures I*, Paris, Seul, 1966, pp. 133–138, p. 134.

⁴ Cf. Catherine Meyer (dir.), *Le Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Paris, Les Arènes, 2005.

⁵ Anne Clancier, *Psychanalyse et critique littéraire*, Toulouse, Privat, 1973, pp. 43–44.

⁶ Ernst Kris et Heinz Hartmann sont d'origine autrichienne, ils sont morts à New York en 1957 et 1970.

l'écrivain franco-suisse, Charles Baudoin, est le premier livre en français écrit par un psychanalyste, et « le premier essai d'une théorie de l'esthétique fondée sur la psychanalyse »⁷.

En ce qui concerne le rapport de la critique littéraire avec la psychanalyse, Charles Mauron a raison de souligner que « dans l'ensemble, entre les deux guerres, la critique française refuse et refoule la notion d'inconscient »⁸. À côté des surréalistes, les écrivains séduits par la psychanalyse, tels André Gide et Roger Martin du Gard, sont réunis autour de la *Nouvelle Revue Française*, qui publie la première critique française faisant état de la psychanalyse (*Psychanalyse et critique*, 1921), sans que son auteur, Albert Thibaudet, se réclame de cette discipline ; pas plus que les critiques tels qu'Albert Béguin, Marcel Raymon ou René Marill Albérès, qui intègrent librement dans leur travaux certains aspects de la théorie freudienne. Ainsi, sous la plume d'Albert Béguin, la conception de l'inconscient est celle des romantiques, selon laquelle « la vie obscure est en incessante communication avec une autre réalité, plus vaste, antérieure et supérieure à la vie individuelle »⁹.

Le cas de la psychobiographie est spécifique : nous devons ce terme à Dominique Fernandez, romancier, essayiste et critique littéraire qui est aussi son théoricien, et qui publie après la Seconde guerre mondiale *L'Échec de Pavese* (1968), étude psychobiographique de la vie et de l'œuvre de l'écrivain, mais aussi des milieux littéraires et politiques de l'Italie. Or, la définition de la méthode comme « étude de l'interaction entre l'homme et l'œuvre et de leur unité saisie dans ses motivations inconscientes »¹⁰, fait rétrospectivement entrer sous ce dénominateur commun, plusieurs auteurs psychanalystes : la pathographie de René Laforgue, *L'Échec de Baudelaire*, publié en 1931, qui appartient aux travaux de la psychanalyse médicale et s'apparente à une démarche diagnostique ; la névrose de l'écrivain est visée aussi, mais pas exclusivement, par la psychanalyste Marie Bonaparte, avec son fameux *Edgar Poe*, publié en 1933 ; enfin, Jean Delay, médecin et académicien comme Fernandez, conçoit en 1952 le projet d'une psychobiographie de Gide, rééditée plusieurs fois depuis en deux volumes¹¹ – la même année qu'il introduit en psychiatrie un traitement chimiothérapeutique révolutionnaire, qui remplace les électrochocs et la camisole.

Comme Jean Delay, Jean Starobinski a une double formation, en littérature et en psychiatrie. C'est avec lui, de même qu'avec Jean-Pierre Richard dans ses derniers travaux, que la critique thématique puise dans la psychanalyse. Jean-Paul

⁷ *Psychanalyse et critique littéraire*, op. cit., p. 45.

⁸ (Mauron, Charles, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1983, p. 19.

⁹ *Psychanalyse et critique littéraire*, op. cit., p. 120.

¹⁰ Dominique Fernandez, « Introduction à la psychobiographie », dans *Incidences de la psychanalyse*, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, n° 1, printemps 1970, pp. 33–48, p. 34.

¹¹ Jean Delay, *La jeunesse d'André Gide. André Gide avant André Walter, (1869–1890)*, Paris, Gallimard, 1956 ; Jean Delay, *D'André Walter à André Gide (1890–1895)*, Paris, Gallimard, 1956.

Weber refuse ce lien, que Raymond Picard n'est pas seul à déceler,¹² pour lui et pour la critique thématique en général :

L'analyse thématique n'est pas une psychanalyse parce qu'elle *nie* la pansexualité et les instincts de mort, la censure, le refoulement, le ça, le moi et le surmoi, le code symbolique, les complexes traditionnels d'Œdipe, de castration, d'Électre, etc. [...]. Et il suffit de comparer à ceux de Mauron, qui s'obstine à appliquer strictement le réseau freudien, les résultats auxquels aboutit, pour les mêmes auteurs, notre propre méthode, pour discerner toute la distance qui nous sépare du point de vue psychanalytique, que nous estimons d'ailleurs, sur le plan littéraire et esthétique au moins, irrémédiablement dépassé, voire périmé.¹³

L'article de Weber est de la même année que les « Psycholectures » de Genette, où la critique de Mauron est très subtile, mais c'est aussi celle de la mort prématûrée du critique, à soixante-sept ans. Il est donc intéressant de constater que peu après la parution de ses ouvrages principaux, sa méthode est déjà mise en cause de manière indirecte, pour deux raisons qu'aujourd'hui on peut mettre en avant – le manque de scientificité et d'évolution de la psychanalyse : « L'analyse thématique s'apparente plutôt, en première approximation, à des tendances qui, à l'exception de la psychanalyse vieillotte de Charles Mauron, ne prétendent pas à la vérité objective. »¹⁴

Critique littéraire et psychanalyse : la psychocritique

De fait, la critique littéraire a eu à compter avec une découverte majeure, celle de l'inconscient, et avec ses implications quant à ce que l'on sait, pense savoir ou comprendre du processus de création, littéraire en l'occurrence. Autrement dit, on ne peut plus tenir le même discours critique de l'œuvre littéraire après Freud, puisque l'homme a changé.¹⁵

Que l'on juge favorablement ou pas l'approche psychocritique, la découverte de l'inconscient et de la méthode d'interprétation des rêves implique une part d'inconscient dans l'élaboration de l'objet littéraire : « Lorsqu'on a admis que les images du rêve sont plurivoques et que le langage de l'écrivain l'est également, la critique littéraire ne peut plus négliger le fait qu'en littérature il y a un sens latent sous le sens manifeste. Ceci conduit à une métacritique »¹⁶. En 1938, Mauron constate dans les poèmes de Mallarmé un réseau de métaphores obsé-

¹² Cf. Anne Clancier, *op. cit.*, p. 34.

¹³ Jean-Paul Weber, « L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain », *Études françaises*, 1966, vol. 2, n° 1, pp. 29–72, pp. 41–42 (soul. par J.-P. W.).

¹⁴ *Ibid.*, p. 29.

¹⁵ Pascal Herlem, « À propos de la critique littéraire psychanalytique », *Le Coq-héron*, 2010, vol. 3, n° 202, pp. 32–49, p. 34.

¹⁶ *Psychanalyse et critique littéraire*, *op. cit.*, p. 31.

dantes, qu'il assimile au travail du rêve (*Traumarbeit*), d'où l'idée d'approcher leur interprétation par la méthode freudienne d'association libre, utilisée lors de la cure analytique pour rendre manifeste le contenu latent du rêve. Dès lors, la psychocritique, dont il forge le nom en 1948, se précise graduellement avec Mallarmé, Baudelaire et Racine. Dans sa thèse de doctorat de 1954, *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*¹⁷, Mauron précise son mode opératoire, qui doit se distinguer aussi bien de l'analyse médicale que de l'analyse littéraire à visée médicale « par son but et par sa méthode »¹⁸. D'une part, l'analyse médicale utilise le matériel fourni par le patient (associations d'idées, rêves, réactions transférentielles etc.), qui n'a pas de valeur esthétique, ni de fin en soi – dans le traitement des troubles psychologiques ce n'est qu'un outil de travail. D'autre part, « la psychocritique va du matériel au matériel, en passant par l'homme »¹⁹, dont la problématique psychologique éventuelle n'attire son attention que dans la mesure où elle a laissé une trace dans son œuvre. Cependant, la méthode de la critique littéraire psychanalytique, ou de la psychocritique, s'inspire en partie de l'analyse médicale : la première des quatre opérations successives dont elle se compose constitue le pendant à la règle fondamentale de la cure psychanalytique, celle de l'association libre. Mauron en fait la première phase de son analyse : c'est la *superposition des textes*, qui fait découvrir les structures relevant de l'inconscient, faisant apparaître certaines associations d'images, dont la constellation est plus ou moins complète dans chacun d'eux. Il découvre ainsi l'existence des réseaux de *figures mythiques* (distinctes des personnages), qui doublent ceux, verbaux, des *métaphores obsédantes*. Enfin, il conclut que les relations formées par ces *figures mythiques* dans l'œuvre entière donnent le *mythe personnel* de l'auteur, qui les structure dans chaque texte particulier en fonction de son éventuelle évolution personnelle. Il est d'abord décelé dans le texte, mais il prend son origine dans la réalité de l'auteur, car il est présent et agissant lors de l'acte créateur : « Le mythe personnel est, selon C. Mauron, un phantasme persistant qui fait pression constamment sur la conscience de l'écrivain pendant qu'il travaille »²⁰. Enfin, il ne reste à la quatrième étape qu'à effectuer un contrôle autobiographique, afin de ne pas avoir été induit en erreur, soit par une interprétation défaillante des données, soit par une projection, soit par un contre-transfert du critique lui-même. Évidemment, la méthode ne se résume pas à ce schéma, Mauron n'oublie pas la discipline d'un bon praticien : son approche est expérimentale, il ne va pas imposer à l'œuvre sa grille de lecture et se laisse surprendre par ses découvertes, donc la règle de la cure psychanalytique de l'*attention flottante* va de soi. Quant au but assigné à la psychocritique, il est d'« accroître notre intelligence des œuvres littéraires simple-

¹⁷ Publiée d'abord par les *Annales de la Faculté des Lettres d'Aix* en 1957, elle est rééditée chez l'éditeur parisien José Corti en 1969.

¹⁸ Charles Mauron, *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Paris, José Corti, 1969, p. 17.

¹⁹ *Ibid.*, p. 18.

²⁰ *Psychanalyse et critique littéraire*, op. cit., p. 36.

ment en découvrant dans les textes des faits et des relations demeurées jusqu'ici inaperçues ou insuffisamment perçues, et dont la personnalité inconsciente de l'écrivain serait la source »²¹. La personnalité inconsciente se manifeste immuablement par un ou plusieurs réseaux d'associations obsédantes, abrités des regards par les structures conscientes du texte. Il s'agit d'une démarche qui, loin de chercher à réduire l'œuvre à un seul motif, tente au contraire d'en augmenter le nombre et les résonances significatives :

Dès l'instant où nous admettons que toute personnalité comporte un inconscient, celui de l'écrivain doit être compté comme une ‘source’ hautement probable de l'œuvre. Source extérieure en un sens : car pour le moi conscient, qui donne à l'œuvre littéraire sa forme verbale, l'inconscient franchement nocturne est un ‘autre’ [...]. Mais source extérieure aussi, et secrètement reliée à la conscience par un flux et reflux perpétuel d'échanges. Nous transportons ainsi, dans le domaine de la critique littéraire, l'image, aujourd'hui classique en psychologie, d'un ego bifrons, s'efforçant de concilier deux groupes d'exigences, celles de la réalité et celles des désirs profonds, en une adaptation créatrice. Nous cessons d'utiliser une relation à deux termes – l'écrivain et son milieu – pour en adopter une à trois termes : l'inconscient de l'écrivain, son moi conscient, son milieu. Une nouvelle frontière est apparue, une nouvelle surface de contact.²²

Mauron est conscient des possibilités de sa découverte, qui dévoile, par exemple, l'importance du trauma de deuil dans la poésie de Mallarmé, alors que, presque un demi-siècle après la mort du poète, la très érudite édition de la Pléiade de ses *Oeuvre complètes* (1944) ne relève pas ce fait. Au fur et à mesure que Mauron confronte sa méthode d'interprétation aux œuvres de grands auteurs – à ceux déjà évoqués, il faut ajouter Corneille, Molière, Hugo, Nerval, ou Valéry – la théorie psychocritique de la création littéraire se développe en mûrissant lentement.

Mentionnons que la psychobiographie de Marie Bonaparte, adepte et amie de Freud, s'inspire aussi du traitement freudien des rêves dans son *Edgar Poe* : « Voulant discerner sous le contenu manifeste le contenu latent inconscient, elle donne une étude parallèle de l'homme et de l'œuvre. [...] Cette méthode est proche de l'interprétation psychanalytique des rêves »²³. La psychobiographie, de Dominique Fernandez aussi bien que de Marie Bonaparte, peut aussi sembler très proche de la psychocritique, sauf que celle-ci vise l'œuvre elle-même. En se servant de l'appareil conceptuel de la psychanalyse freudienne, la méthode mauronniennne cherche à y déceler l'empreinte de l'inconscient de l'écrivain, dont la biographie n'est invoquée que pour vérifier des hypothèses, *a posteriori*. Comme elle reste au service de la critique littéraire, sans chercher à diagnostiquer

²¹ Charles Mauron, *Des Métaphores obsédantes au Mythe personnel. Introduction à la Psychocritique*, Paris, José Corti, 1983, p. 31.

²² *Ibid.*, p. 18.

²³ *Psychanalyse et critique littéraire*, op. cit., p. 48.

une éventuelle névrose de l'écrivain à partir de son travail, Mauron se distancie de la psychobiographie de Marie Bonaparte, mais aussi des travaux antérieurs relevant de la psychanalyse littéraire.

Moron et Racine : *Andromaque*

L'idée la plus difficile à accepter, dans notre méthode, était l'assimilation d'une tragédie à une structure et à un fonctionnement psychique. Nous hésitions à voir, dans l'*Andromaque*, l'image, si j'ose dire, du cerveau de Racine.²⁴

Racine écrit sept tragédies importantes entre 1667 et 1676. Mauron constate qu'il y traite des amours interdites pratiquement dès le début, malgré la règle de *bienséance* imposée par le théâtre classique : « Or, depuis 1665 [Alexandre le Grand], Racine n'a cessé de dépendre des amours interdites : l'adultère est évidemment voilé dans *Andromaque*, mais il est patent dans *Britannicus*, *Bajazet* et *Mithridate* ».²⁵ La superposition des tragédies, pratiquée par le critique, montre la répétition et le développement des motifs qui ne sont pas toujours explicites dans l'œuvre, car elle passe sous silence des éléments troublants, pourtant présents dans les sources antiques. Pour approcher le travail de Mauron, nous prenons l'exemple d'*Andromaque* (1667), première grande tragédie de Racine : à la fin du XVII^e siècle, dans *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*²⁶, Charles Perrault compare le succès de la pièce avec celle du *Cid*. En citant en latin quelques vers du chant III de l'*Énéide* dans la « Première préface » d'*Andromaque* (qui est celle des éditions de 1668 et de 1673), Racine affirme qu'ils éCLAIRENT le sujet de sa tragédie. Pourtant, ces vers relatent un événement postérieur à l'assassinat de Pyrrhus : longeant les côtes de l'Épire, Énée rencontre Andromaque faisant des offrandes près du cénotaphe d'Hector, son défunt mari. Elle croit d'abord voir un fantôme, puis se lamente au prince troyen : après la chute de Troie, elle a dû accepter le tirage au sort qui en a fait la concubine de Pyrrhus (le roi d'Épire et le fils du héros qui a tué son mari)²⁷ ; elle a dû aussi enfanter, accepter d'être délaissée par le jeune orgueilleux qui épouse Hermione, et donnée en mariage au frère d'Hector, Hélénos, esclave à l'époque comme elle. Énée sait déjà que celui-ci a obtenu une partie du royaume d'Épire lorsque Pyrrhus est tué par Oreste, saisi par la fureur vengeresse de l'homme jaloux. Presque rien du sort d'*Andromaque* relaté par Virgile ne figure dans la pièce de Racine, malgré ce qu'il en dit – admettant seulement avoir adouci le caractère de Pyrrhus et emprunté à Euripide la furie d'Hermione. En réalité, Racine revient chronologiquement à la

²⁴ *L'inconscient dans l'œuvre de Racine*, op. cit., p. 175.

²⁵ *Ibid.*, p. 149.

²⁶ Charles Perrault, *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle*. t. II, Paris, A. Dezallier, 1700, p. 81.

²⁷ Dans la tragédie d'Euripide *Les Troyennes*, Andromaque devient esclave de Pyrrhus (Néoptolème) et perd son fils, Astyanax, jeté des tours comme le dernier mâle de sa lignée.

période antérieure à celle de l'*Énéide*, couverte par l'*Andromaque* d'Euripide, dans laquelle Pyrrhus profite de son droit sur la femme de l'ennemi tué et lui donne un fils, Molossus, mais épouse Hermione. Néanmoins, là encore, il adapte ces données, personnages et intrigue, aux besoins de sa création personnelle. Dans sa version d'*Andromaque*, Oreste tue Pyrrhus à la demande d'Hermione ; Andromaque garde sa pureté morale et sa dignité de femme, elle n'est pas la concubine de Pyrrhus et ne lui a pas donné un fils (Molossus) ; Pyrrhus abandonne pour elle sa promise, Hermione, et demande sa main contre la vie d'Astyanax, le jeune fils qu'elle a eu d'Hector.

La « Deuxième préface »²⁸ d'*Andromaque* figure pour la première fois dans ses *Oeuvres* de 1675 (elle est reprise en 1687 et 1697), presque une décennie après la première. Le dramaturge y admet enfin prendre beaucoup de liberté avec l'*Andromaque* d'Euripide en changeant complètement le sujet, qu'il résume pour le prouver, afin de se conformer à l'« horizon d'attente » de ses spectateurs. Il s'en justifie par l'exemple de nombreux prédecesseurs, y compris Euripide, dont Hélène, personnage éponyme, n'a jamais vu Troie. Seul le personnage d'Hermione doit beaucoup à Euripide, répète-t-il ; il est question de la furie d'Hermione euripidienne, qui jalouse Andromaque, dont les prétendus sortilèges seraient responsables de sa stérilité et veut l'assassiner avec Molossus durant l'absence du roi Pyrrhus.

C'est donc pour plaire au public que le dramaturge modifie et réinterprète ses principales sources antiques, qui mentionnent le dédain de Pyrrhus envers Andromaque (l'*Énéide*), ou la fuite d'Hermione avec Oreste, pour échapper à la juste colère de son époux (*Andromaque* d'Euripide) ; en quoi il réussit parfaitement durant sa carrière, parce qu'il a ce qu'Alain Viala appelle « un éthos caméléonesque », c'est-à-dire, « la faculté de se fondre dans des milieux pour y querir pâture »²⁹. En prévision des réactions du public, Molossus, enfant adultérin, n'apparaît pas dans l'*Andromaque* de Racine, il est remplacé par Astyanax, enfant légitime, mort à Troie et ressuscité dans l'espace tragique racinien. La tension autour de la survie de ce dernier est un moteur dramatique de la pièce, il est vrai, mais Racine pense surtout à la réception : « On ne croit point qu'elle doive aimer ni un autre mari, ni un autre fils ; et je doute que les larmes d'Andromaque eussent fait sur l'esprit de mes spectateurs l'impression qu'elles y ont faite, si elles avaient coulé pour un autre fils que celui qu'elle avait d'Hector »³⁰. Pour gagner en cohérence, dans l'édition de 1673, vingt-huit vers sont supprimés dans lesquels Andromaque déplore le meurtre de Pyrrhus – elle n'est même plus présente dans la scène (V, 3) où Hermione apprend la mort de Pyrrhus. En comparant les deux versions,

²⁸ Jean Racine, « Préface [d'*Andromaque*] », dans *Oeuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1999, pp. 297–298, p. 297.

²⁹ Alain Viala, *Racine : la stratégie du caméléon*, Paris, Éditions Seghers, 1990, p. 24.

³⁰ « Préface [d'*Andromaque*] », op. cit., p. 297.

Mauron considère que la première³¹ gardait une réminiscence de l'Andromaque euripidienne, concubine et mère de Molossus (il utilise la graphie « Molotius »), alors que dans la nouvelle version, toute inclination pour le meurtrier de son mari est supprimée : « L'Andromaque française se distingue précisément de la grecque par cette pureté tabou qui l'isole »³². Dans *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Jean Racine*, c'est justement ce genre de transformations qu'il examine et tente d'expliquer par le travail de l'inconscient.

Pour Mauron, l'inconscient s'exprime dans tous les choix d'un auteur, c'est la source profonde de son écriture, dont l'examen fonde la particularité de sa méthode. L'ouvrage mentionné commence par *Andromaque*, la troisième tragédie de Racine. Une pièce à double intrigue, elle reprend la dualité de celle d'Euripide que Moron considère comme un hypotexte : dans le premier tableau de la pièce antique, Hermione, épouse légitime de Pyrrhus (ou Néoptolème), cherche à assouvir sa haine envers Andromaque et son fils ; c'est Oreste qui profite de sa fuite et l'emmène avec lui dans le deuxième tableau, assassinant ensuite Pyrrhus pour se venger de l'avoir jadis perdu au profit de son rival.³³ Le personnage qui relie les deux parties c'est bien Hermione, laquelle, durant sa furie meurtrière, figure un accès de folie, alors que c'est le moi conscient qui est tué avec l'époux abandonné.³⁴ S'éloignant, en effet, aussi bien d'Euripide, que de Virgile, Racine transforme Pyrrhus en héros amoureux, au goût de l'époque, qui abandonne sa promise, Hermione, dans le dessein illusoire d'épouser sa bien-aimée captive, Andromaque, la veuve meurtrie d'Hector ; il garde le même schéma d'amour impossible dans la seconde intrigue, reliée à la première par le personnage central (le moi) qui est, chez Racine, Pyrrhus.³⁵ C'est la galanterie du XVII^e siècle qui façonne l'Andromaque de Racine, héroïne délicate et chaste, l'image même de la fidélité à un seul homme, qui lutte pour rester fidèle à la mémoire de son défunt mari et repousse Pyrrhus ; de son côté, ce dernier n'est pas complètement au goût du public, qui reproche à Racine sa brutalité. Le dramaturge ironise à ce propos dans la « Première préface » : « Pyrrhus n'avait pas lu nos romans. Il était violent de son naturel, et tous les héros ne sont pas faits pour être des Céladons »³⁶. Toutefois, Alain Viala estime que Racine conforme ses tragédies, dès *Andromaque*, aux « schémas de la galanterie pastorale »³⁷, qui sont à l'origine notamment de

³¹ Les deux versions d'*Andromaque* se maintiennent (la Pléiade reproduit l'ancienne version). L'unique autre édition critique de la première version est de 1977 : Jean Racine, *Andromaque*, R.C. Knight et H.T. Barnwell *et al.* (éd.), Genève, Droz, 1977.

³² *L'inconscient dans l'œuvre de Racine*, *op. cit.*, p. 60.

³³ *Ibid.*, p. 52.

³⁴ *Ibid.*, p. 53.

³⁵ *Ibid.*, pp. 52, 54.

³⁶ Jean Racine, « Première préface », *Andromaque*, texte établi par Paul Mesnard, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, t. II, 1865, pp. 33–36, p. 34.

³⁷ *Racine : la stratégie du caméléon*, *op. cit.*, p. 124.

la fameuse chaîne des amours non partagés (Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui aime Andromaque, qui aime Hector qui est mort).

Remarquons en passant qu'elle se brise avec l'assassinat de Pyrrhus au dernier acte, pour donner une nouvelle configuration des amours d'Hermione, symétrique à celle d'Andromaque, qui finit par rester seule : Oreste aime Hermione, qui aime Pyrrhus, qui est mort. Ce parallélisme n'est qu'apparent car, tel Néron dans *Britannicus*, Pyrrhus se trouve entre deux femmes, dont il poursuit la première, Andromaque (Junie), fidèle à un autre, et tente d'échapper à la seconde, Hermione (Agrippine-Octavie)³⁸; Pyrrhus n'y échappe pas, elle le fait assassiner. Après l'assassinat de *Britannicus*, nous retrouvons les chaînes des deux intrigues d'*Andromaque* confondues : comme Andromaque, Junie est confrontée à la mort de celui qu'elle chérit, assassiné par celui qui la presse, Néron (Hector périt de la main d'Achille, le père de Pyrrhus), mais par jalouse (le motif d'Oreste). Comme *Bajazet* (Roxane/Bajazet/Atalide) et *Phèdre* (Phèdre/ Hippolyte/Aricie) sont aussi sous le signe des femmes qui tentent de « ressaisir l'homme qui leur échappe », Mauron y voit une « organisation affective » de l'auteur et non pas un sujet qui se répète invariablement.³⁹

À la différence de la tragédie d'Euripide, « le mouvement d'une vague, l'irruption, puis la fuite d'une folie », celle de Racine présente « un équilibre plein d'angoisse entre une fixation au passé [...] et une promesse de bonheur », décelables aussi dans *Britannicus* et figurées respectivement par Hermione/Agrippine et Andromaque/Junie.⁴⁰ Le moi que représente Pyrrhus dans l'interprétation psychologique donnée par Mauron, « en pleine crise de développement », choisit la vie, « il tente d'échapper à une fixation passée, jalouse et redoutable [...], qui invoque le devoir de fidélité, mais en qui le moi voit surtout une menace », pour retrouver « du côté d'Andromaque, c'est-à-dire du côté de la tendresse douloureuse [...] une sorte de compromis vivant ». ⁴¹ Il ne peut y parvenir qu'en devenant infidèle. En revanche, Euripide préserve Pyrrhus de la folie d'Hermione en le tenant loin de la scène du début à la fin de la pièce (la place du moi conscient est vide, c'est « un accès de folie qui secoue la maison, c'est-à-dire l'âme »⁴²), sans parvenir à le sauver – il est également assassiné par Oreste, la main prolongée d'Hermione. L'équation est identique pour Astyanax : la fidélité de sa mère le mène à la mort, l'infidélité le laisse en vie.⁴³

Le personnage d'Andromaque a évolué même au sein des versions de la tragédie de Racine. Dans la scène où Oreste annonce la mort de Pyrrhus à Hermione (Acte V, scène III), le texte de l'édition de 1673 reproduit encore sa relativement

³⁸ *L'inconscient dans l'œuvre de Racine*, op. cit., p. 55.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*, p. 57.

⁴² *Ibid.*, p. 53.

⁴³ *Ibid.*, p. 56.

longue tirade de lamentations, où Andromaque se considère « doublement veuve » et pleure Pyrrhus ; comptant en échange l'épouser, il était le seul défenseur de son fils contre les Grecs, qui veulent éteindre sa lignée. Mauron cite les deux versions, dont nous abrégeons ici la plus ancienne :

HERMIONE

O Dieux ! C'est Andromaque ?

ANDROMAQUE

Oui, c'est cette princesse
Deux fois veuve, et deux fois l'esclave de la Grèce,
Mais qui jusque dans Sparte ira vous braver tous,
Puisqu'elle voit son fils à couvert de vos coups.

[...]

Je ne m'attendais pas que le ciel en colère
Pût, sans perdre mon fils, accroître ma misère,
Et gardât à mes yeux quelque spectacle encor
Qui fit couler mes pleurs pour un autre qu'Hector.

[...]

Plus barbare aujourd'hui qu'Achille et que son fils,
Vous me faites pleurer mes plus grands ennemis ;
Et ce que n'avaient pu promesse ni menace,
Pyrrhus de mon Hector semble avoir pris la place.⁴⁴

L'écriture de *Phèdre* (1677) rejaillit probablement sur Andromaque, par opposition : en 1676 Racine se distancie davantage d'Euripide. L'intérêt de la « Deuxième préface » se concentre désormais sur le personnage féminin principal et non plus sur Pyrrhus. Ayant une conception plus nette de son héroïne, il la fait disparaître de la scène en question, laissant Hermione seule avec Oreste, qui lui annonce la mort de Pyrrhus.⁴⁵

Cette retouche a un sens très net : elle achève la transformation du personnage, Andromaque pleurant Pyrrhus gardait quelque chose de concubine, mère de Molotius. Sa fidélité à Hector, la pureté de son martyre n'étaient pas absolues. En supprimant la scène, Racine donne à son propre personnage d'Andromaque une rigoureuse unité.⁴⁶

Nous savons qu'après *Phèdre* (1677) Racine abandonne le théâtre, se marie avec Catherine de Romanet et devient historiographe du roi. Son évolution psychique (depuis 1667), estime Mauron, se répercute a posteriori sur Andromaque.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 58.

⁴⁵ *Ibid.*

⁴⁶ *Ibid.*

« Dans *Britannicus*, nous verrons Junie, après la mort de son amant, prendre le voile et se faire Vestale ; ce geste évidemment chrétien, fut raillé par les ennemis de Racine ; mais il y a déjà du jansénisme dans l'isolement d'Andromaque »⁴⁷.

Poursuivant son analyse, Mauron relève que ces nouveaux aspects de l'Andromaque racinienne, par rapport à celle d'Euripide, changent le type de rapport psychologique que Pyrrhus noue avec elle. À la fois objet du désir et veuve fidèle d'une pureté religieuse, qui de surcroît lui résiste, « [e]lle éveille un désir à demi œdipien ; timide et brutal à la fois, cruel, un peu pervers ».⁴⁸ Mauron a raison de souligner que dans un Œdipe classique, la menace vient du seul père, mais l'agressivité évoquée d'Hermione forme un « complexe Hector-Hermione »⁴⁹ ; les deux forment une relation amoureuse triangulaire avec Pyrrhus ou Andromaque. Rappelons que le complexe d'Œdipe, découvert par Freud au cours de son auto-analyse, doit être inclus dans la structure même du désir, vue comme « une structure triangulaire mettant en jeu deux sexes et trois personnes »⁵⁰.

Le complexe d'Œdipe, c'est l'inceste rêvé ; or « l'inceste est un fait antisocial auquel, pour exister, la culture a dû peu à peu renoncer ». Ainsi le refoulement, qui appartient à l'histoire du désir en chacun, coïncide avec l'une des plus formidables institutions culturelles, la prohibition de l'inceste. Voilà posé, par l'Œdipe, le grand conflit de la civilisation et des instincts que Freud ne cessera de commenter, depuis *Morale culturelle sexuelle et nervosité moderne* (1908), en passant par *Totem et tabou* (1913), jusqu'au *Malaise dans la culture* (1930) et *Pourquoi la guerre ?* (1933). Ainsi, refoulement et culture, institution intrapsychique et institution sociale coïncident en ce point exemplaire.⁵¹

Mauron a le soin de clarifier qu'« Andromaque n'est pas la mère de Pyrrhus » mais que, toutefois, « l'amour sacrilège » qu'il lui porte relève d'une tentative de transgression de l'interdit de l'inceste.⁵² « Il y a aussi de l'inceste »⁵³ n'est pas une affirmation tout à fait exacte aujourd'hui, précisons-le, puisque la nouvelle terminologie propose le terme *incestuel*⁵⁴ pour le genre de rapport établi – la transgression physique n'a pas lieu et reste au niveau du désir. La réponse d'Andromaque est plus ambivalente dans la première version de la tragédie (lorsqu'elle pleure son ennemi protecteur), ce que Mauron explique par une sympathie de Racine pour Pyrrhus, dont il met du temps à se défaire : « La fidélité d'Andromaque entraîne la condamnation du héros, son rejet vers Hermione, c'est-à-dire les

⁴⁷ *Ibid.*, p. 60.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 61.

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ Paul Ricœur, *Écrits et conférences I. Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008, p. 25.

⁵¹ *Ibid.*, p. 188.

⁵² *L'inconscient dans l'œuvre de Racine*, op. cit., p. 60.

⁵³ *Ibid.*

⁵⁴ Due à Paul-Claude Racamier, la notion d'« incestuel » désigne un climat familial, sans passage à l'acte, mais dévastateur pour la construction psychique de l'enfant.

Enfers »⁵⁵. L'absence de contradiction dans la nouvelle version rend sa conduite sans équivoque, plus authentique. Mauron y décèle deux attitudes, la mélancolie et l'agressivité : soit elle renonce et veut épouser son geôlier pour sauver la vie de son fils et ensuite se suicider ; soit elle renonce à le sauver afin de rejoindre avec lui le sépulcre de son père ; soit elle contre-attaque, semblable à Hermione, et fait des reproches amers à celui qui veut lui prendre le peu qu'il lui reste.⁵⁶ Complétons cette analyse en ajoutant qu'il y a de l'agressivité aussi dans le désir du suicide, mais la violence est dans ce cas tournée vers soi-même. Il faut en conclure qu'Andromaque est moins passive et moins fragile que l'exégèse racinienne le laisse supposer, puisqu'elle est prête à décider de son sort en attaquant son intégrité physique et au moins l'intégrité psychique de l'autre lorsqu'elle se retourne contre Pyrrhus, toute de reproches : « Mais il me faut tout perdre et toujours par vos coup » (I, 4) ou d'affronts : « Sa mort seule a rendu votre père immortel / Il doit au sang d'Hector tout l'éclat de ses armes ; / Et vous n'êtes tous deux connus que par mes larmes. » (I, 4), relevés par Mauron.⁵⁷ Les deux personnages féminins sont régis par des pulsions agressives. « À l'insu de l'auteur [Racine], chaque tragédie dessine l'ensemble d'une structure psychique, son dispositif, son fonctionnement ».⁵⁸ On en déduit qu'Andromaque et Hermione font partie de la projection des figures féminines de la scène psychique du moi racinien sur la scène théâtrale. Comme on peut le lire dans la conclusion de la première partie de *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Mauron estime que la problématique générale de l'œuvre racinienne, le fond commun à partir duquel elle se déploie, réside dans les défenses du moi contre l'angoisse causée par la figure maternelle, alors que ces pièces démontrent successivement une évolution de sa vie psychique en fonction des moyens utilisés pour « restaurer sa sécurité »⁵⁹ face à cette figure menaçante – donc une coupe diachronique de son rapport à la mère, dont la tragédie *Andromaque* ne serait qu'une étape.

Nous ne nous attarderons que brièvement sur l'analyse comparative que Mauron propose entre *Andromaque* de Racine et *Pertharite* (1653) de Corneille,⁶⁰ qui est une source contemporaine de la tragédie racinienne ; sa situation dramatique est similaire : Rodeline est veuve et captive, son fils menacé, alors qu'Édwise est délaissée.⁶¹ Il valide ainsi son approche, en montrant que le moi des tragédies cornéliennes est plus conscient et plus mature, faisant évoluer différemment une même situation : « Car l'intrigue n'est pas la structure affective et l'on commettrait une erreur en les confondant. La qualité des sentiments, primitifs et évolués, la

⁵⁵ *L'inconscient dans l'œuvre de Racine*, op. cit., p. 59).

⁵⁶ *Ibid.*, pp. 63–64.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 62.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 176.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 175.

⁶⁰ Une autre source contemporaine est certainement *Le Pyrrhus* (1665), tragédie politique de son frère, Thomas Corneille.

⁶¹ Voir *ibid.*, pp. 64–69.

nature des mécanismes, la maturité du moi et de sa morale sont autant de facteurs qu'il faut analyser ».⁶² Mauron met en garde contre un possible malentendu : le travail de l'inconscient est un facteur important, mais ne peut pas expliquer complètement le cheminement de l'œuvre à partir de sa source originelle, pas plus que les transformations subies ; le texte est un tissage d'influences, y compris de son époque, le résultat des choix que l'inconscient opère à chaque étape.⁶³

Critique de Mauron : Linda Hutcheon

On peut dire de la psychocritique qu'elle est une critique littéraire, scientifique, partielle, non réductrice. Littéraire puisque ses recherches sont fondées essentiellement sur les textes ; scientifique au point de départ (les théories de Freud et de certains de ses disciples), et par sa méthode empirique que Mauron rapproche de la méthode expérimentale de Claude Bernard [...].⁶⁴

Méthode d'analyse littéraire basée sur la psychanalyse freudienne, qui occupe un domaine spécifique, interdisciplinaire, la psychocritique n'a pas le retentissement qu'elle mérite, elle n'est pas saluée comme complémentaire aux autres approches critiques, occupant une place vide, mais provoque beaucoup de réticences. Dans *Formalism and the Freudian Aesthetic. The Example of Charles Mauron* (1984), quinze ans après la parution de son ouvrage sur Racine, Linda Hutcheon exprime de nombreuses réserves, tout en lui admettant quelques mérites :

That he may not have been wise in his choice of orthodoxy or convincing in his results does not detract from the value of his attempt, for Mauron faced squarely, as few have, the implications of science for aesthetics, and in doing so clearly manifested the tension between the two extremes of the dichotomous paradigm that still governs criticism today.⁶⁵

Selon Linda Hutcheon, malgré l'insistance de Mauron sur l'objectivité de sa méthode, il partage les écueils de la critique littéraire postromantique, que son travail révèle avec une acuité particulière ; il n'arrive pas à dépasser la dichotomie subjectif/objectif, en quoi il rejoint des « penseurs modernes aussi divers que Roger Fry et Sigmund Freud, ou – plus récemment – A. J. Greimas et Fredric Jameson, David Lodge et Jacques Lacan »⁶⁶. Déjà, Moron hésite à surmonter le

⁶² *Ibid.*, p. 68.

⁶³ *Ibid.*, p. 69.

⁶⁴ *Psychanalyse et critique littéraire*, *op. cit.*, p. 38.

⁶⁵ Linda Hutcheon, *Formalism and the Freudian Aesthetic. The Example of Charles Mauron*, Cambridge, Cambridge university Press, 1984, p. 197.

⁶⁶ *Ibid.*, p. 196. N. B. : Toutes les traductions de Linda Hutcheon en français sont effectuées par B. T.

clivage en opérant un choix net entre les deux pôles, ce qu'il ne peut pas faire sans renoncer à sa méthode, qui tente avec insistance d'« objectiver le subjectif ».⁶⁷ Il est conscient du problème, admet Linda Hutcheon, mais il espère l'éviter en le contournant :

For all his attempts to unite art and science, Mauron was very aware of their different orientations: ‘La science étudie les faits, alors que l’art manifeste des valeurs’ [...]. However, Mauron saw *criticism* – at least, *psychocritique* – as approximating science in its investigations of the psychic ‘facts’ of literature.⁶⁸

Néanmoins, il réussit seulement à se heurter à un problème logique. Mauron conçoit la psychocritique comme une méthode d'interprétation expérimentale et empirique, dont le caractère scientifique est cautionné par l'autorité de la psychanalyse freudienne, à laquelle il emprunte le métalangage ; de ce fait, il range les résultats de ses investigations du côté de la science empirique. Tout en ayant « le sentiment d'avoir laissé à l'esthétique générale la question de la valeur »⁶⁹, il n'est pas conséquent, parce qu'elle reste toujours implicite dans son travail, voire parfois même explicite⁷⁰ ; de ce fait, Linda Hutcheon conclut que « Mauron voulait décrire autant qu'interpréter ; il voulait que son esthétique soit empirique ».⁷¹ C'est ainsi qu'il remet en cause la cohérence de sa méthode :

Psychocritique was a mode of interpretation; its focus was the elucidation of the artistic *product*. Aesthetics, on the other hand, focuses on the *process*. An empirical aesthetics should be the result of an observational investigation into the operations of the creation and reception of art⁷².

De même, elle considère que Mauron récuse la psychobiographie tout en la pratiquant malgré lui ; elle admet qu'il ne s'intéresse pas aux névroses d'un écrivain, mais lorsqu'il se sert de matériaux biographiques pour vérifier ses analyses des textes, son attention se déplace facilement, et de plus en plus, sur « le conflit entre ce qu'il a dénommé le moi créateur à le moi social de l'artiste »⁷³.

Linda Hutcheon estime que le succès limité de la psychocritique en France est la conséquence de ses propres contradictions, elle est à la fois positiviste,

⁶⁷ *Ibid.*, p. 185.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 189.

⁶⁹ *Ibid.*

⁷⁰ « [H]e did not hesitate to make what are in fact overt value judgments – both aesthetic and psychological: ‘Le mythe personnel, projeté sur l’écran du monde réel afin de créer l’œuvre, s’y adapte d’autant moins que l’angoisse est plus forte. Giraudoux n’était pas assez grand poète pour forcer cette adaptation’. » *Ibid.*, p. 192, soul. par L. H.

⁷¹ *Ibid.*, p. 187.

⁷² *Ibid.*, p. 189.

⁷³ *Ibid.*, p. 120.

formaliste, non-linguistique et impressionniste.⁷⁴ C'est en héritier du positivisme scientifique du XIX^e siècle, mais aussi du romantisme, que Mauron fonde la psychocritique sur la psychanalyse et pratique « une théorie psychologique avant tout expressive des structures et des origines de l'art »⁷⁵. Le caractère dichotomique de sa méthode l'inscrit dans le paradigme critique moderne, il est même « une sorte de figure emblématique de la modernité »⁷⁶. Mauron a établi le pôle objectif de la psychocritique sur la présupposition de la scientificité de la psychanalyse, « alors qu'en réalité il n'y avait gagné qu'un métalangage et, à travers lui, une illusion d'objectivité scientifique »⁷⁷. De sorte que l'objection la plus radicale qu'il adresse Linda Hutcheon à la méthode mauronnienne reste son manque de scientificité, qu'il faut inclure dans un débat plus vaste sur le caractère pseudo-scientifique de la psychanalyse⁷⁸. Elle rappelle qu'en outre Mauron ouvre *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*⁷⁹ en déclarant une intention méthodologique scientifique dans l'étude de Racine, empirique et expérimentale, tout en réfutant à la science le pouvoir de faire connaître l'essentiel ; celui-ci est de l'ordre d'une révélation, permettant au critique une relation personnelle avec l'œuvre.⁸⁰ La revendication de scientificité de la psychocritique de Mauron, qui ne répondrait pas aux critères de la science, est ainsi remise en cause. Or, cette question relève d'un débat épistémologique qui précède de loin sa propre méthode et qui est encore actuel : celui des différences entre les sciences exactes et les sciences sociales, ainsi que des conditions de leur scientificité.

La scientificité de la psychanalyse

Dans l'élaboration de sa théorie, Freud a emprunté des méthodes à la médecine et aux sciences naturelles, sans pour autant échapper à la remise en cause de la scientificité de la psychanalyse. Il a mal compris ses propres théories cliniques en leur attribuant le statut de science naturelle, estime Habermas dans un chapitre intitulé « The Scientific Self-Misunderstanding of Metapsychology »⁸¹. Il a travaillé pendant six ans dans le laboratoire d'Ernst Brücke sur l'histologie du système nerveux, néanmoins, son intérêt scientifique n'était pas suscité par la médecine mais par des relations humaines – la dichotomie subjectif/objectif existe déjà dans son travail : « This dichotomy in his interest may have contributed

⁷⁴ *Ibid.*, p. 197.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 193.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ *Ibid.*, p. 187.

⁷⁸ « He decided, instead, to defend art with science (or with what he perceived to be science). » *Ibid.*, p. 197.

⁷⁹ Charles Mauron, *Des Métaphores obsédantes au Mythe personnel. Introduction à la Psychocritique*, Paris, José Corti, 1983 (1963). Dans cet ouvrage, Mauron fait la synthèse de sa méthode.

⁸⁰ *Formalism and the Freudian Aesthetic*, op. cit. p. 197.

⁸¹ Jürgen Habermas, « The Scientific Self-Misunderstanding of Metapsychology », in *Knowledge and Human Interests* (transl. by Jeremy J. Shapiro), Boston, Beacon Press, 1972, pp. 246–273.

to Freud's founding what is in fact a new science of man while always considering it a natural science »⁸².

C'est le type de leurs « objets » qui détermine la distinction entre les sciences exactes (objets bien définis, facilement consensuels) et les sciences sociales (objets changeants, facilement contestés).⁸³ Ainsi, le problème de scientificité des disciplines de la seconde catégorie – les sciences humaines et sociales, dites « molles » – relève dans le meilleur des cas de leur appartenance à un paradigme déclassé, dont la scientificité toujours douteuse n'arrive jamais à maturité, alors qu'aux sommets de la scientificité règnent sans partage les sciences de la nature, les sciences exactes ou formelles, dites « dures ». « Les sciences ‘dures’, dites aussi ‘sciences’ (tout court), seraient-elles les seules vraies ? », demande Jean-Paul Demoule dans *L'Humanité* du 4 décembre 2017, où trois tribunes tentent de répondre à la question dont l'actualité ne se dément pas : « Pourquoi les sciences humaines sont-elles si dévalorisées ? »⁸⁴. Cela va jusqu'à l'oubli de les mentionner, le vocable de *science* signifie alors tout simplement *sciences dures*. Ainsi, dans la « Préface » de sa courte histoire de la science (*Brief History of Science*, 2001), après avoir consulté des sources lexicographiques en plusieurs langues, Thomas Crump croit s'acquitter de sa tâche en définissant uniquement les sciences de la nature :

From dictionary definitions in various languages, I have derived the following definition to fit the scope of this book: science is the aggregate of systematised and methodical knowledge concerning nature, developed by speculation, observation and experiment, so leading to objective laws governing phenomena and their explanation⁸⁵.

Pis encore, en établissant un critère de démarcation entre science et pseudo-science, Karl Popper – l'un des plus grands philosophes de la science du XX^e siècle – range la psychanalyse dans la seconde catégorie, car il la considère plus proche de l'astrologie que de l'astronomie. Karl Popper explique dans son autobiographie intellectuelle (*Unended Quest : An Intellectual Autobiography*), qu'il est impressionné à la fin de 1919 par la théorie d'Einstein et par l'attitude du physicien vis-à-vis d'elle, surtout en comparaison avec la conduite dogmatique

⁸² *Ibid.*, p. 246.

⁸³ Jacqueline Feldman, « Pour continuer le débat sur la scientificité des sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XXXIX, n° 120, pp. 191–222, p. 195.

⁸⁴ Jean-Paul Demoule, « Qui a peur des sciences humaines ? », dans « Pourquoi les sciences humaines sont-elles si dévalorisées ? », *L'Humanité*, 4 décembre 2017, s. p. <<https://www.humanite.fr/pourquoi-les-sciences-humaines-sont-elles-si-devalorisees-646570>> 05/09/2018.

Les contributeurs sont : Fabienne Brugère, professeure de philosophie à l'université Paris-VIII, Jean-Paul Demoule, archéologue et protohistorien, membre de l'Institut universitaire de France et Willy Pelletier, sociologue, coordinateur général de la Fondation Copernic.

⁸⁵ Thomas Crump, « Preface », in *A Brief History of Science. As Seen Through the Development of Scientific Instruments*, New York, Carroll and Graf Publishers, 2001, XIII.

de Marx, de Freud ou d'Adler (il les mentionne ensemble).⁸⁶ Tandis que ces derniers et, à plus forte raison leurs disciples, cherchent constamment à prouver le bien-fondé de leurs théories par des vérifications qui les confirment, Einstein trouve juste le destin d'une théorie physique dont le rôle est d'indiquer la voie vers une théorie plus complète. En même temps, le physicien prévoit la possibilité que sa théorie générale de la relativité échoue aux tests et devienne indéfendable. Karl Popper y trouve le fondement de son épistémologie. Selon lui, le pouvoir de tout expliquer dans leurs domaines respectifs, ou d'être constamment confirmées par toutes sortes de vérifications⁸⁷, sont des défauts déguisés en qualités, qui ôtent à la théorie de l'histoire de Marx, à la psychanalyse de Freud et à la psychologie individuelle d'Adler le statut scientifique qu'elles revendiquent. Les lois naturelles nous enseignent le contraire : « [W]e see that natural laws might be compared to 'proscriptions' or 'prohibitions'. They do not assert that something exists or is the case; they deny it »⁸⁸. Allant dans ce sens, Karl Popper élabore comme critère décisif de scientificité le concept de *réfutation* (ou de *falsification*, un anglicisme) aussi bien connu que mal compris – qui s'oppose au vérificationnisme, un apport épistémologique du Cercle de Vienne (dont Karl Popper suit le travail en « opposant toléré ») : « A theory which is not refutable by any conceivable event is non-scientific. Irrefutability is not a virtue of a theory (as people often think) but a vice »⁸⁹. La réfutabilité (ou la falsifiabilité), comprise comme un critère de démarcation applicable aux systèmes théoriques entiers, sépare la pseudo-science de la science. Selon ce critère de Karl Popper, plus la psychanalyse est dogmatique, plus elle refuse d'évoluer et se cramponne à l'irréfutabilité de la théorie freudienne, à ses preuves cliniques, plus elle se sépare de la science.

Conclusion

La bi-disciplinarité de la psychocritique est à double tranchant, Mauron croyait avoir trouvé une assise scientifique dans une discipline déjà établie et très prometteuse, la psychanalyse, et plus particulièrement le freudisme, qui provoquent beaucoup d'enthousiasme dans les milieux littéraires et critiques de la première moitié du XX^e siècle. Pourtant, ils n'ont jamais cessé d'essuyer les critiques les plus diverses, qui discréditent en même temps la méthode qu'elles ont inspirée. À commencer par la découverte fondamentale de Freud, l'inconscient, qu'Otto Rank, déjà, lui conteste, parce qu'il identifie le mécanisme du refoulement.

⁸⁶ Karl Popper, *Unended Quest : An Intellectual Autobiography*, London and New York, Routledge, 2005, pp. 38–39.

⁸⁷ Karl Popper n'oublie pas la pratique clinique, mais estime que les résultats des analystes freudiens, constamment vérifiés par leurs observations, peuvent être facilement orientés dans la direction voulue et adaptés aux besoins de la théorie freudienne.

⁸⁸ Karl Popper, *The Logic of Scientific Discovery*, London/ New York, Routledge, 2005, p. 48.

⁸⁹ Karl Popper, « Science: Conjectures and Refutations », in Andrew Bailey, *First Philosophy II. Knowledge and Reality: Fundamental Problems and Readings in Philosophy*, Peterborough, Broadview Press, 2011, pp. 331–355, p. 331.

ment dans la conception de la folie chez Schopenhauer. Plus récemment, dans *Le Crédoscle d'une idole. L'affabulation freudienne* (2011), Michel Onfray déboulonne Freud en personne, réitérant avant tout des attaques sur son manque de rigueur, ses résultats truqués, et sur la scientificité de la psychanalyse en général – ce qu'il est loin d'être le premier à relever, Karl Popper l'a traitée de pseudo-science bien avant. Quant à Charles Mauron – ingénieur chimiste, qui a dû renoncer à sa carrière scientifique pour cause de cécité –, il est très critiqué également, la liste des griefs adressés à la psychocritique ne se limite pas à l'apport psychanalytique et au manque de scientificité. Linda Hutcheon les résume pratiquement en exprimant ses nombreuses réticences : héritier du positivisme scientifique du XIX^e siècle et du romantisme, Mauron n'arrive pas à dépasser la dichotomie subjectif/objectif, si caractéristique de la modernité, de sorte qu'il finit par manquer de cohérence et pratique en réalité la psychobiographie, dont il prétend se distancier. Que Mauron tarde à quitter la phase de la vérification bibliographique, soit, mais les faiblesses de l'homme sont-elles imputables à sa méthode ? Pour Mauron le *mythe personnel* est d'abord décelé dans le texte, à partir de la totalité de la production de l'écrivain ; c'est ensuite seulement qu'il en présuppose le référent extratextuel correspondant, et cherche à prouver l'existence, dans la vie de l'auteur, de ces éléments constitutifs, dans le but de confirmer ou ajuster l'hypothèse de son existence dans l'œuvre. Nous avons tenté de montrer sa façon de travailler à partir de l'exemple d'*Andromaque*, or il aurait fallu passer en revue toutes les tragédies de Racine pour montrer les effets de leur *superposition* sur la répétition et le développement des motifs. Quoi qu'il en soit, même en admettant des résultats mitigés – opinion que nous ne partageons pas – la prise en compte de l'inconscient, dont personne ne conteste l'existence, et de son implication dans la production littéraire, occupe un champ d'investigation critique qui autrement serait resté vide.

BIBLIOGRAPHIE

Clancier, Anne, *Psychanalyse et critique littéraire*, Toulouse, Privat, 1973.

Crump, Thomas, « Preface », dans *A Brief History of Science. As Seen Through the Development of Scientific Instruments*, New York, Carroll and Graf Publishers, 2001.

Demoule, Jean-Paul, « Qui a peur des sciences humaines ? », dans « Pourquoi les sciences humaines sont-elles si dévalorisées ? », *L'Humanité*, 4 décembre, 2017, s. p., < <https://www.humanite.fr/pourquoi-les-sciences-humaines-sont-elles-si-devalorisees-646570> > 05/09/2020.

Feldman, Jacqueline, « Pour continuer le débat sur la scientificité des sciences sociales », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. XXXIX, n° 120, pp. 191–222.

Genette, Gérard, « Psycholectures », dans *Figures I*, Paris, Seul, 1966, pp. 133–138.

Habermas, Jürgen, « The Scientific Self-Misunderstanding of Metapsychology », in *Knowledge and Human Interests* (transl. by Jeremy J. Shapiro), Boston, Beacon Press, 1972, pp. 246–273.

Herlem, Pascal, « À propos de la critique littéraire psychanalytique », *Le Coq-héron*, 2010, vol. 3, n° 202.

Hutcheon, Linda, *Formalism and the Freudian Aesthetic. The Example of Charles Mauron*, Cambridge, Cambridge university Press, 1984.

Meyer, Catherine (dir.), *Le Livre noir de la psychanalyse. Vivre, penser et aller mieux sans Freud*, Paris, Les Arènes, 2005.

Mauron, Charles, *Des Métaphores obsédantes au Mythe personnel. Introduction à la Psychocritique*, Paris, José Corti, 1983.

Mauron, Charles, *L'inconscient dans l'œuvre et la vie de Racine*, Paris, José Corti, 1969.

Perrault, Charles, *Les hommes illustres qui ont paru en France pendant ce siècle. Avec les portraits au naturel*. t. II, Paris, A. Dezallier, 1700.

Racine, Jean, « Seconde préface [d'*Andromaque*] », dans *Oeuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, 1999, pp. 297–298.

Racine, Jean, « Première préface », dans *Andromaque*, texte établi par Paul Mesnard, Paris, Librairie de L. Hachette et Cie, t. II, 1865, pp. 33–36.

Ricœur, Paul, *Écrits et conférences 1. Autour de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 2008.

Viala, Alain, *Racine : la stratégie du caméléon*, Paris, Éditions Seghers, 1990.

Popper, Karl, « Science: Conjectures and Refutations », in Andrew Bailey, *First Philosophy II. Knowledge and Reality: Fundamental Problems and Readings in Philosophy*, Peterborough, Broadview Press, 2011, pp. 331–355.

Popper, Karl, *The Logic of Scientific Discovery*, London and New York, Routledge, 2005.

Popper, Karl, *Unended Quest : An Intellectual Autobiography*, London and New York, Routledge, 2005.

Weber, Jean-Paul, « L'analyse thématique : hier, aujourd'hui, demain », *Études françaises*, vol. 2, n° 1, pp. 29–72.

Биљана С. Тешановић

ПСИХОКРИТИКА ШАРЛА МОРОНА
И РАСИНОВО ПИСАЊЕ КАО ИНСЦЕНАЦИЈА СОПСТВА
(Резиме)

У првој половини XX века, у Француској су песници били више под утицајем психоанализе него књижевни критичари. Тек се после рата многи радови, који се могу поделити у две групе, ослањају на нову дисциплину: прве су писали психоаналитичари који су наставили, после Фројда, да користе књижевност за разматрање концепата и разумевање психолошких механизама; другу групу чине књижевни критичари који се позивају на психоанализу, пре свакодно представници психобиографије и тематске критике. Посебно место заузима метода књижевне критике коју је створио Шарл Морон, психокритика. На пресеку два поља, и попадењи од принципа по коме суштина уметничког дела измиче свести, овај последњи метод даје релевантне резултате преиспитујући утицај несвесне личности писца на његово стваралаштво.

После кратког појашњења поменутих фаза и same психокритичке методе, која није ограничена на фројдовски приступ, посвећујемо се преиспитивању Моронове анализе *Андромахе*, коју он посматра из угла Едиповог комплекса. Наиме, критичар преузима фундаменталан став Фројдове теорије снова, према којем ликови неког дела представљају делове личности писца, са Ја-ликом као средиштем психолошког конфликта. На kraју рада осврћемо се на допринос Линде Хачеон критици Морона, као и контроверзи око научности психоанализе, која од почетка подрива темеље психокритике.

Кључне речи: психоанализа, књижевна критика, психокритика, Шарл Морон, Жан Расин, *Андромаха*.

Примљено 31. маја 2022, прихваћено за објављивање 8. јуна 2022. године.